

Ecologique, la voiture électrique? Passé-présent d'une illusion

OPINION

La voiture électrique porte les espoirs de la transition «verte» à leur paroxysme. Ne s'apparente-t-elle pas plutôt à une fable collective? Il est encore temps de faire marche arrière et de repenser radicalement la mobilité en décolonisant l'imaginaire de l'«obsession technologique», au dire de l'historien François Jarrije (*Technocritiques*, 2014).

Dans *L'Idéologie sociale de la bagnole* (1973), André Gorz montrait combien la voiture, née objet de luxe, perd toute valeur d'usage avec sa massification. Saturation des routes, spoliation de l'espace public des autres usagers, pollution sonore, transformation de la rue de lieu de vie sociale à parking de ciel ouvert, égoïsme agressif de la conduite: la ville devient invivable, la cohabitation impossible. L'histoire bégaiera-t-elle, en toute connaissance de cause? Les embouteillages de véhicules à essence feront-ils place aux bouchons d'automobiles électriques? La nouvelle distinction sociale impliquera-t-elle la possession de deux tanks civils (ou SUV par euphémisme) électriques par famille?

Conséquence d'une intoxication publicitaire et d'une désinformation massive depuis trente ans, les partis politiques, la presse et l'opinion publique relaient en chœur le lexique industriel, faisant rimer sans vergogne voiture électrique avec «vert» et «écologique», tout en poussant une fois encore à la consommation. Or, son seul avantage réside dans la réduction des émissions de CO₂ là où elle circule, traçant les contours d'un impérialisme énergétique: le confort en Europe, l'exportation de sa pollution en Asie et en Afrique. En phase d'essoufflement vu son coût, le «miracle» norvégien n'est, quant à lui, rendu possible que par les subventions issues de la vente de pétrole et de gaz au reste du monde.

Il n'y a aucune raison que le «génie suisse» ne puisse égaler Amsterdam, Copenhague, Ferrare ou Fribourg-en-Brigau en termes de déplacements à vélo

Deux tiers de la production mondiale d'électricité dépendent des hydrocarbures, et la planète ne dispose pas des quantités de métaux nécessaires pour que l'électrique se substitue au 1,2 milliard de véhicules actuels, ou aux 4 milliards d'automobiles futures si, par justice énergétique, on étendait au monde le taux de motorisation suisse (55%). La défiguration du Katanga (en attendant qu'on découvre du cobalt en Lavaux...) ou la pénurie d'eau pour les autochtones andins due à la fabrication de lithium concourent à ne diminuer que de 10% la charge environnementale par rapport à la voiture thermique, selon le rapport *Environnement Suisse 2018*, publié par le Conseil fédéral. Une pacotille face à l'intensité de l'effort nécessaire à la réduction de l'empreinte écologique du pays. Le même bilan carbone correspond à trois scooters et sept vélos électriques, ou à 20 bécane mécaniques.

L'étude du géographe Patrick Rérat et de ses collègues lausannois (*Au travail à vélo*, 2019) met au jour que 60% des trajets en Suisse ne dépassent pas 5 km. Il n'y a aucune raison que le «génie suisse» – et son industrie cycliste naguère réputée – ne puisse égaler Amsterdam, Copenhague, Ferrare ou Fribourg-en-Brigau en termes de déplacements à vélo (un tiers du total). Le développement massif des transports publics, électrifiés ou non, permettrait de renouer avec la vision collective de la mobilité du XIXe siècle. S'impose aussi l'éradication progressive, en ville, d'une motorisation individuelle surdimensionnée et inadaptée; le taux d'occupation

moyen culmine en effet à 1,1 passager aux heures de pointe et 1,56 en moyenne d'après le TCS, fondé en 1896 pour soutenir le vélo. Autres pistes à envisager, le bridage des voitures (la vitesse moyenne avoisine les 15 km/h à Paris) et l'instauration d'un poids maximal. La «désasphaltisation» des nombreuses places de parc au profit de vraies zones vertes (jardins potagers, arbres fruitiers) contribuerait à la biodiversité et à lutter contre la canicule, tout en approvisionnant en eau les nappes phréatiques.

Loin de la success-story héroïque des manuels scolaires, l'histoire des techniques est «remplie de ces machines et inventions célébrées comme révolutionnaires avant d'être oubliées» (DDT, Concorde, CFC, amiante, etc.). L'emportent bien souvent les échecs et la persistance d'objets anciens, ajoute François Jarrije. En 2020, on sera loin des 10% de véhicules «neufs» que prophétisait Carlos Ghosn en 2010. La fée Electricité se retrouve nue sans ses oripeaux minéraux, fossiles et atomiques. Sur fond d'indispensable justice climatique Nord/Sud, il faudra choisir entre jouissance locale et durabilité mondiale. ■



GRÉGOIRE GONIN
PROFESSEUR D'HISTOIRE

La digitalisation: une hydre à trois têtes...

OPINION

La digitalisation rapide de toutes choses se montre souvent sous des atours séduisants et prometteurs. Le 3 septembre dernier, les organisateurs du Digital Day publièrent un communiqué de presse qui reflétait le succès de cette manifestation. Quelques jours auparavant, les médias relaient la publication d'une récente enquête de l'Office fédéral de la statistique. Cette enquête met en évidence l'épuisement moral et un accroissement de la fréquence du stress professionnel, qui atteint désormais plus d'une personne active sur cinq (11 milliards de francs par an, en coûts de santé, en Suisse).

Notre compulsion à la performance et à la croissance économique conduit à l'arrimage des actes des travailleurs avec le temps requis pour les accomplir, le temps requis étant lui-même arrimé à l'argent que les actes rapportent. Si cet arrimage «acte – temps – argent» peut naître relativement naturellement dans l'esprit d'un manager à l'œuvre dans la production d'objets ou de machines, la même démarche devient tyrannique et franchement délétère dans l'agriculture et les métiers de services, tout particulièrement dans les métiers de relation et de soin aux personnes.

Quel est l'outil parfait, indispensable à cette manœuvre d'arrimage? Les œillères du numérique au service du profit immédiat! La digitalisation de toutes les dimensions de la vie humaine, c'est le stade actuel du long continuum des développements techniques mis

en œuvre par l'homme pour s'affranchir des forces de la nature (la gravité), se libérer aussi des contraintes de la matière, de l'espace et du temps.

Cet affranchissement s'opère par le truchement de toutes sortes d'interfaces que nous plaçons entre la nature et nous-mêmes. Dans un premier temps, cette libération est gratifiante et ludique. Mais le succès de la digitalisation est en réalité un échec. Le symptôme de cet échec est une hydre à trois têtes: la première, c'est l'accélération de tous les processus, dont la plus funeste conséquence est celle des atteintes portées à l'environnement. La deuxième, c'est l'accroissement indécent et irréversible des inégalités (grâce aux fintechs, robo-advisoring, etc.). Quant à la troisième tête, elle reçoit la becquée des deux autres. Cette tête, c'est le stress des populations, particulièrement celui des travailleurs.

Désormais tout est traçable et tracé; tout est quantifié, chronométré, localisé, prouvé, etc. Nous sommes devenus des terminaux identifiés et asservis, mesurables dans ce que l'on coûte et rapporte... Pour les travailleurs, le sens du geste n'est plus au cœur du geste, dès lors que l'accomplissement du geste s'accompagne du devoir de le justifier. Cette réalité, conjointe du déficit d'usage de nos sens et de notre rapport à la matière, est en elle-même épuisante. La digitalisation gomme, dans bien des cas, les talents, qualités et spécificités des travailleuses et des travailleurs. La digitalisation favorise l'uniformisation des actes, donc

l'anonymisation de leurs auteurs ainsi que l'interchangeabilité de ces derniers.

Le numérique rend inintelligible le fonctionnement de toutes les machines et objets dont nous nous sommes rendus dépendants, en l'espace d'une génération seulement, machines et objets que les chantres du binaire aspirent désormais à interconnecter (IOT, Internet des objets).

Oui, la digitalisation effrénée est à la source du stress moderne. Ce stress sourd de la déstructuration (quand ce n'est l'anéantissement), de plusieurs qualités ataviques, psychologiquement équilibrantes, de notre rapport aux autres et au monde. Il s'agit de notre rapport sensoriel à la matière, à l'espace et au temps; de notre rapport à des risques identifiables et gérables; à un degré de libre arbitre (mis à mal par la surveillance généralisée, les règles, normes, etc.); de notre rapport, enfin, avec les limitations naturelles de nos vies incarnées, principalement celles de notre statut de mortels. ■



SERGE THORIMBERT
CHEF D'ENTREPRISE ET AUTEUR
DE «LA PENTECÔTE DES ROBOTS»

Mon manifeste féministe

CHRONIQUE

Lors de la grève des femmes, *Le Temps* a publié mon éditorial intitulé «Pourquoi je ne défile pas» qui a défrayé la chronique, sur les réseaux sociaux en particulier. Cette aventure, assumée, rassurez-vous, rappelle combien il est devenu difficile aujourd'hui de nager à contre-courant. Je me rassure avec ce joli dicton alsacien disant «Nümme d'tote fisch schwimme met'm strom»: seuls les poissons morts nagent avec le courant! Accusée d'égoïsme, de manque de solidarité, de dédain envers la cause des femmes, et j'en passe, je trouve utile de répondre au manifeste des grévistes par le mien. Au lecteur d'en juger.

Bien sûr, je partage l'exigence d'un salaire égal pour un travail de valeur égale, mais ce ne sont ni les contrôles ni les sanctions qui y parviendront mais plutôt des mesures permettant aux femmes de mener leur vie professionnelle sans entraves, c'est-à-dire sans un absentéisme supérieur à celui des hommes. Pour cela, ma première revendication porte sur les crèches. Elles furent instaurées pour permettre le travail professionnel des femmes mais elles sont fermées pendant les vacances scolaires: huit semaines l'été, plus les relâches, Pâques et Noël. Cherchez l'erreur!

Face à cette idiotie, les mères sont en demeure de demander un temps partiel pour compenser ces semaines, ou alors elles jonglent entre amies, grands-parents et absentéisme, surtout lorsqu'elles assurent seules la responsabilité des enfants. Cela les dessert et justifie sans doute une part des différences salariales observées. Par ailleurs, j'ai constaté durant ma vie de chef d'entreprise que les femmes, en postulant, n'exigent pas le même niveau de salaire que les hommes. Il s'agirait de mieux les informer des sommes correspondant à leurs compétences et expériences. Les ORP pourraient avoir un service de consultation en la matière, sur la base de statistiques mises à jour.

Par souci de cohérence, j'approuve l'alignement de l'âge de la retraite des femmes sur celle des hommes. Je considère en revanche que, si un des parents renonce à travailler ou travaille à temps partiel en raison d'enfants au foyer, les assurances sociales devraient le prendre en compte de façon plus significative. Il y a vingt ans déjà, je prônais même un salaire familial dans ce cas. Je n'ai pas changé d'avis car cela valorise les tâches éducatives et serait particulièrement favorable aux foyers modestes où trop de femmes ne sont actives professionnellement que pour faire chauffer la marmite et non pour se réaliser professionnellement.

Le manifeste du 14 juin demande une réduction massive du temps de travail légal pour sortir du piège du temps partiel, travailler moins pour vivre mieux, ce qui est totalement utopique. En revanche, je serais favorable à une semaine de vacances supplémentaire pour les parents, ou 42 heures d'absence annuelle libres, pour autant qu'un enfant de moins de 12 ans réside dans le foyer. Je ne m'étendrai pas sur les abondantes revendications du manifeste comme la gratuité de l'avortement, de la pilule ou des produits d'hygiène féminine. Si l'Etat devait prendre en charge tout ce que nous imposent nos contingences naturelles genrées, alors il faudrait y inclure la crème à raser et les préservatifs, et il me semble que nous tombons là dans l'anecdote!

Que dire de l'exigence de multiplier les heures d'éducation sexuelle afin de parler de la vie affective et sexuelle du corps, des sensations, du plaisir et particulièrement du plaisir féminin. Ainsi ces cours, qui visaient à l'origine la protection de l'enfance face aux prédateurs sexuels et une préparation au planning familial, deviendraient une matière hebdomadaire dédiée aux techniques du plaisir, et qu'importe en échange que les élèves ne sachent plus quelle est la capitale de l'Autriche ni les causes de la guerre de 14-18. Il vaudrait mieux, à mon avis, pour valoriser une sexualité épanouie, lutter contre la pornographie, qui devient endémique et dévalorise à l'extrême la relation homme-femme en la situant dans le registre de la performance physique, dénuée d'amour et donc de respect. ■

MARIE-HÉLÈNE MIAUTON
mh.miauton@bluewin.ch



SUR LES BLOGS

La Suisse doit participer au mécanisme de répartition des rescapés en Méditerranée
«Une motion intitulée «Urgence humanitaire en Méditerranée. Pour que la Suisse soit solidaire du mécanisme coordonné de répartition post-débarquements» vient d'être déposée au parlement par six membres du Conseil national. Cette motion demande à la Suisse d'accueillir 2% des personnes rescapées en Méditerranée et de participer ainsi au mécanisme d'attribution automatique souhaité par plusieurs Etats européens», écrit sur son blog Jasmine Caye, assistante en procédure d'asile. A lire sur le site du «Temps» à l'adresse <https://blogs.letemps.ch>